

L'ENSEIGNEMENT AGRICOLE dans les écoles rurales musulmanes

Parmi les présentations les plus vivement remarquées à l'Exposition d'horticulture de Casablanca, figure celle qui a été réalisée au pavillon des Conférences par les écoles rurales musulmanes.

Nous avons profité de cette manifestation pour demander à M. Peyresblanques, inspecteur de l'Enseignement agricole musulman, qui, en dehors de son travail, assume les délicates fonctions de commissaire général de l'exposition horticoles, de nous faire connaître le fonctionnement de l'enseignement agricole dans les écoles musulmanes du Maroc.

Voici ce que nous a déclaré M. Peyresblanques :



M. Peyresblanques
inspecteur
de l'enseignement
agricole
musulman,
commissaire
général
de l'exposition

que sur la prospérité des gens de la terre.

Tout le monde est convaincu que la vraie richesse du Maroc réside dans son agriculture et dans son élevage.

Mais l'agriculture marocaine correspond-elle vraiment aux besoins du moment ?

Le Maroc est un pays excessif en tout :

Excessif au point de vue sols : avec des parcelles très riches voisinent des parcelles absolument sans valeur ; à côté de terrains fertiles, on en trouve un grand nombre d'usés, d'épuisés, de délavés par des eaux trop abondantes et dispersées sans mesure ;

Excessif au point de vue climat : le régime des eaux est très irrégulier, la sécheresse est souvent catastrophique.

Tout cet ensemble mène le rural au fatalisme, car tout dans l'économie agricole du Maroc forme un système cohérent : les sols pauvres ne donnent que de maigres récoltes, des sols riches sont à la merci d'une sécheresse prolongée et les récoltes, d'un sirocco subit et inattendu. Partout, en été, les animaux jeûnent. Aussi, le moment des travaux venu, le fellah les entreprend-il avec des bêtes étiées, maigres, épuisées, sans forces, sans résistance, qui tirent un araire simplifié, adapté d'ailleurs à la puissance de trait de l'attelage.

Chez les Marocains, la saison des labours dure trois mois ; les bonnes terres sont labourées les premières et donneront, si la pluviométrie s'y prête, d'assez bonnes récoltes ; les mauvaises terres ou celles classées comme telles, pourtant susceptibles d'améliorations foncières, labourées très tard, souvent trop tard, ne sont considérées que comme un complément, complètement sur lequel on ne compte guère, d'ailleurs.

D'autre part, le fellah ne connaît qu'un rudiment d'assolement : sorgho, blé, jachère dans le nord ; blé, orge, jachère dans les terres légères du Sud.

Dans ces conditions, auxquelles s'en ajoutent tant d'autres, on comprend parfaitement que la production ne soit pas en rapport avec les possibilités permises.

Le problème agricole, à résoudre en milieu indigène, est tout à fait spécial. La population s'accroît sans cesse, cependant que le domaine cultivable indigène ne s'étend pas et que la technique du fellah est encore très en retard dans toutes les régions.

Elle se conserve ainsi, primitive, routinière, très fortement influencée par des préjugés, tous plus propres les uns que les autres à limiter l'effort, à attendre, puis à subir sans réaction toutes les fatalités.

Un déséquilibre dangereux et sans cesse croissant s'établit entre l'offre et la demande :

Offre et demande de produits de la terre,

Offre et demande de personnel technique qualifié.

Et ceci explique qu'il est une solution urgente à rechercher, qui permette d'effacer ce déséquilibre en portant l'offre au maximum nécessaire.

Il faut donc :

Amener le fellah à produire davantage et mieux, par l'amélioration des techniques culturales, par la tenue en état de son sol, par la meilleure gestion et l'utilisation maximum de ses terres.

Il faut aussi préparer le personnel technique nécessaire aux besoins d'une agriculture en constante évolution.

Le problème ainsi posé, le gouvernement du Protectorat s'est efforcé de le résoudre par divers moyens, dont le dernier en date est la création des secteurs de modernisation du paysannat.

Mais l'école rurale musulmane, dans un cadre plus restreint et plus particulier, est susceptible d'apporter une contribution effective à la solution de cet important et complexe problème.

Role de l'Ecole rurale

L'instituteur du bled peut et doit faire progresser l'agriculture indigène, parce que seul, il peut agir sur les enfants, les diriger à sa guise et souvent seul encore, il peut conseiller et guider les adultes. En contact permanent avec les indigènes, connaissant leur langue, leurs possibilités, leurs moyens, leurs soucis, leurs faiblesses, leurs caractères, leurs défauts, il peut améliorer des méthodes et des procédés archaïques, et donner l'exemple du travail rationnel et sauveur.

Cependant, il faut affirmer dès le début, de la façon la plus nette et la plus précise, que l'école rurale a une mission d'éducation agricole, beaucoup plus que d'instruction agricole proprement dite.

L'école musulmane qui s'est donnée pour principe de se conformer aux besoins locaux, de préparer les jeunes générations avant tout au genre de vie qui les attend, s'est orientée résolument vers un enseignement agricole à la taille de ses élèves et au niveau de leurs possibilités.

Sans bruit, avec des moyens le plus souvent très modestes, mais avec une efficacité toute paysanne, l'école rurale, sur tous les points du territoire du Gharb au Sous et du Tadla à l'Oriental, s'est attachée à une œuvre très importante qui donne de bons résultats et qui en promet de meilleurs. Cela n'a pas été sans difficultés, car l'enfant, dès son jeune âge, n'est pas de lui-même attiré vers la terre. Souvent, les parents envoyaient les enfants à l'école, non pas pour en faire de bons paysans, mais plutôt des fonctionnaires, sûrs de l'avenir et aptes à subvenir aux besoins de toute la famille.

D'ailleurs, le problème ne se présente-t-il pas sous le même angle en France, où nos campagnes se dépeuplent ?

Lorsqu'on s'est aperçu que l'enseignement agricole ne gênait en rien la poursuite des études des bons éléments, ni l'initiation à la langue arabe, il a pu prendre alors son essor normal et indispensable.

A ce degré élémentaire de la petite école du bled, il n'est pas question d'un enseignement spécialisé, technique, le rôle essentiel de l'école, répétons-le, étant avant tout de donner une éducation, des habitudes d'esprit.

S'adressant à des jeunes dont l'esprit est malléable, l'école leur montre qu'on peut même, avec des moyens réduits et sans gros capitaux à investir, obtenir des résultats qui, toutes proportions gardées, peuvent approcher ceux des fermes les plus modernes. Devenus grands, ces élèves donnent l'exemple. Il en existe d'anciens, qui reviennent sur la

existe d'anciens, qui revenus sur la terre familiale, ont apporté, suivant les possibilités de leurs parents, les améliorations qui s'imposaient. Une école de la région de Fès, entre autres, installe chaque année les meilleurs de ses élèves sur des parcelles qu'elle leur achète ou leur loue; sous forme de contrat de prêt à 1 %, remboursable en cinq ans. Là, aidés par l'école au début, nos jeunes gens exploitent leur propriété d'après la technique améliorée, apprise sur le champ de vulgarisation de l'école. Aucun de ceux ainsi installés n'a ralenti son effort et tous maintenant sont à la tête de propriétés de rapport, propriétés qui s'agrandissent, s'étalent et se modernisent chaque année.

Mais en milieu indigène, l'école a encore un rôle social à jouer : en répandant, par l'intermédiaire des enfants, dans les familles, les notions propres à l'amélioration du standard de vie des populations désertées.

Le paysan indigène, c'est indubitable, est fort routinier et il oppose une méfiance opiniâtre à tous les conseils qu'on pourrait lui donner en matière d'agriculture et d'élevage. Resté très réaliste en ce domaine, il veut toucher du doigt.

Même lorsqu'il constate chez le colon voisin, l'efficacité de certains procédés culturels à sa portée, même lorsqu'il se rend compte des bénéfices que peut procurer une culture adaptée, mais nouvelle pour lui, il persévère dans ses pratiques ancestrales.

Mais lorsqu'il voit ses enfants planter et greffer des arbres nouveaux, les traiter, les soigner et vendre un bon prix des fruits plus beaux que ceux des arbres dégénérés et laissés sans soins ; lorsqu'il voit les élèves de l'école planter eux-mêmes le verger des parents de l'un d'eux à la façon européenne, il se croit capable d'en faire autant et il hésite moins à copier et à imiter le colon.

9 Novembre 1950

Nombreux sont maintenant les fellahs qui demandent à avoir à la pépinière de l'école des arbres greffés et des plants améliorés. La réticence du début et le sursis hostiles se sont très sensiblement atténués.

Les propagandistes les plus convulsifs sont nos instituteurs ruraux marocains, formés dans nos écoles rurales et qui exercent très souvent dans leur région d'origine.

À l'école primaire, il ne s'agit pas de former des agronomes, mais, au contraire, d'attacher les enfants à la terre, afin de leur éviter plus tard d'aller dans les villes grossir les rangs des désœuvrés ; de leur faire connaître les produits de leur localité, de leur région ; de les initier aux méthodes culturelles rationnelles, en leur faisant toucher du doigt le rôle et l'importance des engrais, du fumier, des assolements, etc., etc... ; de leur apprendre à utiliser au mieux et sans gaspillage l'eau d'irrigation si rare en ce pays ; de leur inculquer, dès leur jeune âge, les principes du travail soigné et méthodique, l'amour et le respect des arbres et des animaux auxiliaires de l'homme.

Quelle est la méthode employée ?

Toutes les disciplines scolaires doivent graviter autour de l'exploitation de la terre et des produits qu'elle donne.

L'enseignement est essentiellement pratique ; il est conservé dans les habitudes indigènes, ce qui peut l'être sans inconvénients et en l'améliorant si possible, éliminé de ces mêmes habitudes tout ce qui doit l'être.

Il s'agit, dans tous les domaines, de partir de ce qui existe, d'améliorer peu à peu et de faire progresser par petites étapes, plus ou moins rapides suivant les cas, la distance à parcourir, pour atteindre le but fixé.

De quels moyens dispose l'École rurale musulmane ?

L'initiation théorique est aussi simple et aussi concrète que possible, étroitement associée aux travaux pratiques de l'école et des voisins. Le vocabulaire agricole indispensable est appris au fur et à mesure de l'acquisition de la langue française. Les travaux pénibles et fastidieux sont évités aux jeunes élèves.

Chaque école dispose d'un terrain de culture, plus ou moins grand suivant l'importance de l'établissement et les possibilités locales.

Le jardin scolaire, toujours impeccablement tenu, est le terrain où sont mis en pratique les principes essentiels appris en classe.

Ce jardin n'est ni un jardin d'essais (il n'en a pas les moyens et ce n'est pas son rôle), ni un organe de vulgarisation proprement dit.

Il doit rester une exploitation modèle, à la portée des enfants. Sans chercher uniquement la production intensive, on y produit pour enseigner à produire, aux moindres frais et le plus possible.

Pour y parvenir, on peut introduire des méthodes, des espèces végétales ou animales nouvelles, mais à condition de le faire à bon escient et d'avoir mis toutes les chances de son côté.

Tout ceci suppose une liaison étroite avec les autorités de contrôle, les organismes et institutions agricoles du Protectorat : Inspections d'Agriculture, d'Élevage, Génie Rural, Eau et Forêts, SMP, Chambres et Associations professionnelles, coopératives, colons, etc... En général et dans la majorité des cas, cette liaison est étroite et l'école bénéficie de l'expérience et des données des différents organismes et groupements ci-dessus.

L'enseignement proprement dit

Près de deux cents écoles rurales actuellement, leur nombre croît sans cesse, dispensent cet enseignement agricole à plus de 10.000 élèves, disposant de terrains, représentant une superficie totale de 300 hectares.

Ces petites écoles de bled, de une, deux ou plusieurs classes, reçoivent des enfants jeunes, la plupart fils de paysans et qui fréquentent l'école durant au moins cinq ans. Les plus grands quittent la classe pour aller travailler le jardin ou le lopin de terre familial avec le père ou avec le frère plus grand ou parfois seuls, quand le père est absent et qu'ils sont chefs de famille.

Ceux qui se préparent à quitter l'école pour s'occuper des terres familiales et ceux qui, ne possédant rien, s'orientent vers l'agriculture, choisissant ce métier par goût ou par besoin, méritent d'avoir une préparation spéciale plus poussée. C'est là le rôle des...

Sections d'apprentissage agricole

Dix-sept sections d'apprentissage agricole fonctionnent actuellement au Maroc, dans les régions les plus diverses : Taroudant, El-Kelaa-des-Srarahna, Amizmiz, Demnate, Fqih-Ben-Salah, Beni-Mellal, Benahmed, Mazagan, Salé, Mechra-Bel-Ksiri, Souk-el-Arba, Petitjean, El-Menzel, Ahermoumou, Bahlil, Sefrou, Berguent, dirigées par des maîtres-ouvriers français ou musulmans ou des moniteurs musulmans titulaires du certificat d'apprentissage agricole.

Trois années d'études pratiques sérieuses, concernant tous les travaux agricoles, surtout horticoles et arboricoles, sont sanctionnées par un certificat d'apprentissage, qui marque la fin d'un premier apprentissage. Les titulaires de ce diplôme, trouvent souvent un emploi dans l'Administration ou dans les exploitations privées, où, avec un peu de pratique adaptée, ils arrivent à faire de bons chefs d'équipe et de chantiers. Des élèves de l'école de Sefrou, qui possédait une des premières sections pratiques, se rencontrent un peu partout, dans tout le Maroc ; de plus récentes, celles de Beni-Mellal, de Petitjean, de Bahlil, d'Ahermoumou, etc..., en fournissent chaque année de forts contingents à l'agriculture marocaine. Au moment où l'agriculture marocaine se modernise par la mécanisation et l'extension de cultures riches, il entre dans les vues de la direction de l'Instruction publique de créer à brève échéance des sections de spécialistes (2 fonctionnent déjà pour les arboriculteurs à Beni-Mellal et à Sefrou) : motoristes, maraîchers et fleuristes. Très prochainement, une section de maraîchers et de fleuristes ouvrira à Ain-Sebaa, une ferme-école ouvrira prochainement à Fqih-Ben-Salah et une école pratique à Fès. Ce personnel qualifié, mais encore trop mal rétribué, est appelé à rendre de précieux services à l'agriculture de ce pays.

16 Novembre 1950

Des écoles pratiques ouvertes par la Direction de l'Agriculture et disposant de moyens matériels plus importants que ceux des établissements de la Direction de l'Instruction Publique, seront sous peu en mesure d'absorber des apprentis diplômés, et de former des cadres de grandes exploitations.

Il convient d'ajouter que ces élèves des sections pratiques, participant durant leurs trois années d'apprentissage, plusieurs heures par semaine aux travaux du bois, du fer et aux travaux courants de maçonnerie dans des ateliers suffisamment outillés. Ils sont capables d'effectuer tous les travaux courants nécessaires à la vie du bled.

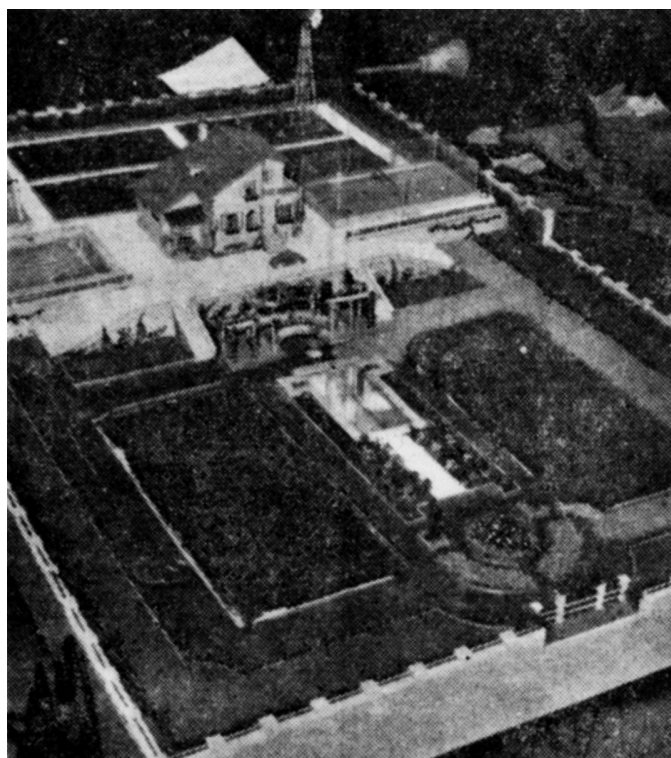


Recrutement des sections pratiques

Elles sont toutes placées dans des centres scolaires importants autour desquels gravitent de nombreuses petites écoles du bled, dépendant d'un secteur scolaire et appelées écoles satellites. Les plus doués de ces élèves des écoles satellites, sont dès le Cours Élémentaire, acceptés comme boursiers à l'internat de l'école du centre scolaire. C'est donc, parmi l'élément essentiellement rural, que sont recrutés les apprentis agricoles : « restent à la terre, ceux qui viennent de la terre », évitant ainsi de voir des « transplantés » et des « importés ».

Les instituteurs qui par goût s'orientent résolument vers l'Enseignement agricole, ont la possibilité de préparer et de présenter l'examen du Certificat d'Aptitude à l'Enseignement de l'Agriculture dans les écoles musulmanes, qui leur donne priorité dans le choix des postes ruraux.

Avant de terminer, il faut savoir également, que la plupart des maîtres du bled, auxquels incombe la délicate tâche d'attacher les enfants à la terre et de les y maintenir, vivent dans le bled, parce qu'ils l'aiment et qu'ils ont déjà, de par leur origine, des attaches paysannes. On ne dira jamais assez l'énorme travail, parfois pénible et souvent ingrat, fourni par ces instituteurs, français ou marocains, dans des conditions de vie souvent pénibles. Beaucoup d'entre eux, mènent la vie de nos paysans de France, vie qu'ils aiment et font aimer autour d'eux : la plupart ne connaissent ni dimanche, ni jours de fête, mettant à profit leurs jours de congé, pour se muer en maçons, en charpentiers, en peintres, en infirmiers même. Ils poursuivent la tâche de leurs aînés, qui dans les coins les plus reculés du bled, ont fait connaître le vrai visage de la France.



(Ph : Veroy)
L'école rurale de Beni-Mellal présente notamment, en maquette, à l'Exposition horticole de Casablanca, un jardin bourgeois miniature avec plantes et gazons, naturels, maison d'habitation, terrains de jeux et court de tennis, le tout scrupuleusement reproduit à l'échelle.

